

## LA DETTE DE PACO

Je frappe. Je frappe de toutes mes forces sur les murs de charbon. Et souvent, il me semble que c'est le grand Jaime que j'écrabouille du bout de ma pioche. Je vois son visage qui éclate comme une figue (pastèque) trop mûre. Je sais que je ne devrais pas; mais ça me donne du courage pour continuer à creuser et remplir les brouettes de minerai.

Au fond de la mine, on est pire que des rats. On pioche du matin au soir, jusqu'à ce qu'on s'effondre sur nos paillasses. Quand je sors, je n'ai souvent même plus la force de manger... et je vois le grand Jaime qui rigole. Car c'est pour lui autant de pesos d'économisés. Ce qu'on mange pas aujourd'hui, on l'aura demain au fond de nos gamelles.

On n'est pas les seuls enfants à travailler dans la mine. Mais nous, on est à part. On travaille directement pour Jaime, le patron. Les autres, quand ils sortent de la mine, ils n'ont plus rien à voir avec elle. Ils ont même un salaire qu'ils peuvent donner à leurs parents. Nous les orphelins, c'est Jaime qui nous a recueillis, c'est lui qui nous loge et nous nourrit. Ca fait de nous ses esclaves !

Quand mon père est mort, il devait de l'argent au patron. Alors, il a dit que maintenant c'était à moi de lui rembourser. Et depuis, je creuse... je creuse comme une taupe.

On est six à vivre dans la baraque de Jaime, six orphelins : les trois frères Diaz, Pedro et puis Domingo. C'est mon seul ami ; sinon ici, entre nous, c'est chacun pour soi. Jaime fait tout pour qu'on se dispute; comme ça il peut plus facilement se faire obéir. Il a même chargé Pedro, le plus grand, de nous surveiller... Et Pedro n'en finit plus de nous frapper sans raison... se faisant servir comme un maître lui aussi, sinon gare aux coups de pieds et aux raclées... Comme s'il n'était pas comme nous un "orphelin", un esclave obligé de trimer jusqu'à ce qu'il y reste...

.....

Dans la mine, l'obscurité est plus noire encore que la nuit. Ici, il n'y a jamais d'étoiles. A peine si nos petites lampes à acétylène parviennent à éclairer les galeries. De leur pauvre faisceau pâle. Je suis tout en sueur. Je pioche et je pense aux filles. Les éclats blancs de la lampe sur les arêtes du charbon semblent danser, comme le corps d'une femme qui sort du Rio, couverte de petites gouttes d'eau. Je revois les filles du carnaval,

celles que j'ai vu parader pour la fête de Segamosso. Avec leurs dents en gouttes de lait et leurs jambes si longues et fines. Si je veux, je peux les voir danser des heures; il me suffit de plisser les yeux pendant que mes bras frappent et frappent encore la grande muraille noire. Cela me donne sans doute un sourire idiot; mais ici, tout le monde s'en fiche, car tout le monde pioche... en serrant des dents, en soufflant, en crachant, ou bien en jurant comme le vieux Ernesto qui insulte la mine des heures entières. " Saleté de charbon ! Saleté de trou à rats ! Saleté de pioche !... " tandis que son pic frappe toujours plus fort (sur) le minerai noir qui tombe dans la brouette.

Domingo tousse. Je l'entends tout proche dans la galerie voisine. Sa voix arrive même à passer malgré le bruit infernal des pioches et des pelles remplissant les brouettes. C'est une toux rauque et sans fin... comme si ses poumons voulaient s'arracher de son corps et sortir par sa bouche. Je sais qu'il lui faudrait revenir à la surface pour boire... mais Jaime est là-haut, prêt à frapper tout "orphelin" qui sort avant l'heure. Il a un gros trousseau de clés, accroché à un anneau de fer et c'est avec ça qu'il frappe... Et chaque clé est un poinçon qui vous arrache la peau du visage. Ou bien, il envoie Pedro pour qu'il se défoule en frappant de ses poings durs comme des pierres.

Domingo tousse et tousse encore. Et ça me racle le fond de la tête. Je voudrais l'étrangler pour qu'il se taise. Je ne peux même plus penser aux filles. J'ai envie de tousser moi aussi, comme si toute la poussière de charbon me rentrait soudain dans la poitrine.

Je lâche tout. La pioche cogne bruyamment sur le fond de la brouette... mais c'est à peine si le vieil Ernesto tourne la tête. Je cours vers Domingo, l'entraîne le long des galeries. Il faut qu'il respire. Il faut qu'il boive. Je le pousse presque. Il est si fatigué que ses pas butent sur chaque pierre.

Enfin, on sort à l'air libre. Jaime est là. Il lève ses clés, prêt à frapper. Je hurle :

- Non ! Il faut qu'il boive...Laissez-le se reposer sinon il va crever!

- Les lèvres de Jaime s'enflent méchamment, comme le jabot d'un coq de combat :

- Et qui fera son boulot pendant ce temps ? tu crois que je vous nourris pour rien foutre.

- Je travaillerai une heure de plus !

Les mots ont quitté ma bouche. Je les regrette déjà. Mais Domingo avait trop besoin de boire.

- A ta guise, Paco... si tu veux jouer les héros...

Je tape sur l'épaule de mon ami et je reprends le chemin des galeries, sans même avoir avalé une goutte d'eau. Non ! je ne veux pas jouer les héros; j'en pleurerai même d'être obligé de rester dans ce trou à rats une heure de plus... Mais je me dis que Dieu nous regarde ... que j'ai eu raison pour Domingo. On n'est pas des chiens. Je ne veux pas en devenir un.

Je murmure entre mes lèvres sèches :

- Señor Jesus, envoie-moi les plus belles filles... Fais-moi voir sur mon cinéma les seins d'Estrella Barrio que les grands ont vu se baigner toute nue dans le Rio Basso. Fais-moi voir toutes les putes de Colombie... Et tu sais bien qu'il n'en manque pas dans ce pays de merde. ( ou ) dans ce pays perdu (ou ) dans ce pays de mierda.

.....

En rentrant, j'ai si mal aux bras qu'on dirait qu'ils sont devenus des manches de pioches, lisses et durs. Je n'arrive plus à replier mes mains, ouvertes comme des coquilles.

Dans l'abri de tôles, ils sont déjà tous en train d'aspirer leur soupe. Seul Domingo m'a attendu. Pedro me lance un regard moqueur :

- Tiens, voilà Paco le héros !

Et les trois débiles de Diaz se mettent à rigoler. Jaime leur a sans doute déjà tout raconté. Va falloir se méfier ! Ici, c'est mal vu d'aider les autres. C'est se conduire comme une fille. Il faut au contraire être macho, dur comme l'acier de nos pics.

Domingo me tend un bout de sa galette de maïs :

- Mange ! J'ai tellement toussé que je peux plus rien avaler.

Pedro ricane :

Les deux *pédés* se font des mamours !

Les autres rigolent. Domingo serre ses doigts sur l'écuelle de fer. Je le retiens d'un regard :

" Ne bouge pas. Il n'attend que ça ! "

Je sais que Pedro a besoin de frapper... C'est sa façon à lui de supporter cette vie d'esclave. Il a dix-sept ans. Déjà six ans qu'il est entre les pattes de Jaime. C'est assez pour avoir fait de lui un chien dressé, un molosse qui écume quand son maître lui dit de mordre.

Je mange lentement, en mâchant longtemps chaque bouchée. Je n'entends plus ce qu'il dit. Je n'ai pas la force de me bagarrer. Je lutte déjà trop pour garder les yeux ouverts et ne pas tomber d'épuisement avant d'avoir fini ma portion.

Bueñas noches !

---

Aujourd'hui, c'est dimanche. La mine est fermée. Mais nous, on doit rester là, sur le chantier, pour nettoyer les outils et remettre de l'ordre. Les orphelins appartiennent à Jaime. Ils sont ses domestiques. On doit aussi ranger les deux pièces de la baraque de tôles...

Seul Pedro en est dispensé. Il peut aller jouer aux cartes avec le patron et quelques adultes. Cela le remplit de fierté et il quitte toujours la baraque en nous traitant de *petites bonniches*.

Qu'il dise ce qu'il veut ! On est content qu'il nous lâche un peu ! Il n'y a pas que le charbon qui oppresse les poumons... Même si on sait qu'il reviendra ce soir pour *L'INSPECTION* avec ses ongles qu'il laisse pousser pour mieux que ses gifles nous marquent.

Une phrase de mon père me revient en mémoire :

" Señor Jesus, qu'est-ce qu'on a bien pu faire ? Est-ce donc un si grand péché d'être pauvre ? "

Il répétait ça tout le temps. Faut dire qu'il n'a jamais eu de chance. Lorsqu'il était agriculteur à Pessadina, il y a eu tant d'années de sécheresse que tous ses légumes brûlaient. Il n'arrivait pas à gagner un peso. Alors, il a décidé qu'on irait s'embaucher dans les mines de Topaga...

Pour pouvoir s'installer, il a emprunté à Jaime de l'argent qu'on devait lui rembourser sur nos salaires. Mais cela faisait à peine deux mois qu'il travaillait que la mine l'a pris. Une galerie s'est effondrée et il est mort étouffé... comme un rat, sous des tonnes de pierres.

Chaque jour, quand je descends au fond, je me dis que c'est le cercueil de mon père. Elle l'a eue à lui mais elle ne m'aura pas. Dès que j'aurai remboursé la dette au patron, ( parce que je rembourserai ! je suis honnête... pas un bandit ! ), je partirai pour Bogota faire fortune.

Domingo connaît par coeur tous les moyens que j'ai trouvés pour devenir riche à la grande ville. Mais chaque dimanche, il veut que je les lui répète... Il dit que je raconte bien. Et quand il m'écoute, il tousse presque plus.

---

C'est la première fois qu'un autre enfant - je veux dire, un qui n'est pas orphelin ! - m'adresse la parole après le travail.

Il s'appelle Tio et il est bossu. Ca ne fait pas longtemps qu'il vient à la mine... et encore, il ne vient que l'après-midi, car le matin il va à l'école. Lui, s'il fait le mineur, c'est simplement pour remplacer son père qui est malade...

Tio m'a félicité. Il dit que j'ai été très courageux d'avoir travaillé un peu plus pour que mon ami puisse se reposer. Je l'ai aidé à lui aussi. Je lui ai montré comment il fallait tenir la pelle pour remplir plus vite la brouette. Je vais m'en faire un ami. Il sait lire et compter. Il pourra m'aider car j'ai une idée derrière la tête.

Le soir, en quittant la mine, j'ai demandé à Jaime combien je lui devais, quelle était la dette de mon père :

- IO 000 pesos !
- Et combien je gagne par jour ?
- T'occupe pas ! a répliqué Jaime. Je compte pour toi.
- Non ! Je veux savoir...

Des ouvriers se sont arrêtés pour nous regarder. Alors, Jaime a bien été obligé de répondre :

- 500 pesos, comme tous les enfants... moins 300 pour la nourriture ... Tu es bien avancé à présent, toi qui ne sais même pas compter.

Et il est parti en rigolant avec les autres :

- Fais confiance à ton patron ! Je te dirai quand tu seras libre. Je suis un honnête homme... et bon chrétien, foi de Jaime.

Maintenant, tous les jours, quand je descends au fond, Tio le bossu me fait le compte de ce que j'ai remboursé.

Dimanche, il est même venu sur le chantier et il m'a montré comment ça marchait le calcul des chiffres. Je n'ai pas très bien compris. Mais je lui fais confiance.

- Travaille encore deux mois ! il m'a dit... et ensuite, tu seras libre. Tu lui auras tout remboursé. Il ne pourra plus te retenir.

Depuis, quand je m'enfonce dans ce trou à charbon, j'ai l'impression que ça sert à quelque chose. Je ne veux plus être un *orphelin*. Je veux être un enfant libre. Si je suis courbé en deux, si je pioche à m'arracher les bras, si ma gorge brûle de soif et de poussière de houille... ce n'est pas pour rien. Je paie ma dette, celle de mon père. Et je sais qu'il est là lui aussi, et qu'il me protège. Les poutres ont beau craquer, les galeries ne s'effondreront pas. Elles attendront que je sois parti et elles prendront plutôt Pedro qui ne mérite pas mieux.

Tout en piochant, je parle seul entre mes dents :

- Quand j'aurai payé , je partirai pour gagner des milliers de pesos à Bogota; puis je reviendrai racheter la liberté de Domingo dans une grosse voiture...

Deux mois, c'est long, mais je tiendrai le coup. Chaque jour qui passe est un jour de gagné.

Tio m'encourage. Sur une des planches de la baraque, il a gravé au couteau une rangée de croix pour tous les jours qu'il me manque. Et chaque fois que je rentre de la mine, j'entoure la croix avec la pointe d'un caillou. Comme ça, le temps passe plus vite !

Jaime se doute que je suis en train de lui échapper. Alors il se venge sur moi. Les choses les plus dures, les corvées les plus sales, c'est toujours à Paco qu'il les demande. Mais je ne bronche pas. A chaque humiliation, je me sens plus fort encore.

.....  
Aujourd'hui, cela fait juste un mois. La moitié des croix est déjà toute entourée. Alors, en rentrant du travail, j'ai demandé fièrement à Jaime :

- Et maintenant, combien je vous dois ?

- Tu veux vraiment le savoir ?

- Oui, j'ai répliqué. Je veux savoir quand je serai libre.

- Bien ! a-t-il répondu. Je vais te faire ton compte.

Il est allé dans sa baraque et j'ai regardé Pedro et les frères Diaz avec un petit sourire.

Mais quand il est revenu, il n'avait pas de crayon ni de papier. Il tenait entre ses mains le manche d'une pioche. Et il s'est mis à me frapper (cogner) jusqu'à ce que je ne sois plus qu'un tas de chiffons traînant par terre, un tas de chiffons couverts de sang .

Domingo a essayé de me défendre, mais Pedro lui a donné un coup de poing. Il s'est écroulé par terre, près de moi en pleurant. Ma tête tournait, les yeux me brûlaient... mais j'entendais toujours au fond de mon crâne les frères Diaz qui ricanait.

J'ai mis deux jours pour me remettre. Deux jours pendant lesquels je ne pouvais plus tenir sur mes jambes. Domingo devait m'aider pour passer mes habits et avaler ma soupe. Deux jours de perdus pour rembourser ma dette; mais le troisième jour, en serrant les dents, je suis retourné à la mine.

Tio n'a pas eu besoin que je lui explique . Il avait déjà tout compris. Il m'a dit que Jaime était un menteur et qu'il ne libérerait jamais ses *orphelins* . Il les faisait trimer au fond du trou à rats jusqu'à ce qu'ils y pourrissent.

Il a ajouté que peut-être mon père ne lui avait jamais dû autant d'argent. J'ai répondu que ça ne faisait rien. Je voulais avoir la conscience tranquille. Je travaillerai encore un mois... et après il me laisserait partir ou bien je le tuerai.

- Tu sais, quand j'ai un pic entre les mains, je cogne dur; et sa tête n'est pas aussi solide que la pierre à charbon.

.....

Domingo est mort. Sa pioche lui a échappé des doigts et il s'est effondré dans sa brouette au milieu des blocs de charbon. Comme ça... tout d'un coup... sans même rien dire à personne. Sans un adieu.

Le docteur a dit que c'était sûrement à cause de ses poumons. Il a bu un verre avec Jaime et il est reparti au village. Quand je l'ai croisé sur le chemin, le docteur a baissé les yeux. Il ne voulait pas soutenir mon regard. Les adultes ne font rien pour nous. Ils détournent la tête et nous laissent crever.

Ce soir, j'ai vomi tout ce que j'avais mangé... et je suis allé passer la nuit près de la fosse qu'on lui a creusée, un peu au-dessus de la mine, sans doute pour qu'il ne perde pas cette saleté de charbon de vue.

Je n'aurai plus son sourire pour m'aider à cocher les dernières croix sur la planche de bois. Je n'aurai même plus à revenir dans ce pays oublié de Dieu pour le délivrer. Il s'est délivré lui-même, tout seul. Mais c'est pour lui que je réussirai, pour qu'il soit fier de savoir que la mine ne nous a pas tous eus. Et je lui construirai un grand tombeau plein de fleurs sur les ruines de ce trou à rats.

.....

Tio ne m'a pas laissé tomber... Il est resté, même le jour où son père guéri est revenu à la mine. Il lui a demandé de travailler encore quelques temps. Il n'a pas voulu dire pourquoi, mais moi je sais maintenant ce que c'est qu'un vrai ami. Tio le bossu ne parle pas beaucoup. Il se met souvent en boule comme les hérissons. Mais il a d'autres façons de dire aux gens qu'il les aime.

Demain, c'est le dernier jour. Je montrerai à Jaime les croix gravées dans le bois... et je lui dirai que je m'en vais.

- Non,qu'il m'a dit. Le patron se fiche bien de tes croix ! Il te cognera jusqu'à ce que tu ne puisses plus bouger.

- Alors je le tuerai.

- Et tu iras en prison... Ici, la police ne donne pas raison aux enfants; et encore moins aux orphelins de Jaime. J'ai une autre idée : je vais t'aider à t'enfuir.

- Si je fais ça, tout le monde dira que je suis un voleur et que je n'ai pas remboursé la dette.

- Non ! je montrerai mes calculs à mon père et à tous ceux de la mine. Et puis, de toute façon, je ne crois pas que Jaime ira se plaindre. Il sait trop bien que c'est du bidon son histoire de dette...

Tio m'a expliqué son plan. Depuis un mois, il avait observé tous les va-et-vient de la mine. Il avait tout prévu à ma place.

.....

C'est ma dernière croix. Je vais m'en aller. Notre plan ne peut pas rater. Tio a tout combiné. Il est petit et bossu mais c'est un vrai malin.

Au moment de descendre pour la dernière fois dans le trou, il m'a dit en riant :

- Touche ma bosse ! il paraît que ça porte bonheur.

J'ai effleuré son dos tout tordu et j'ai compris ce qu'il devait ressentir parfois.

- Adios, Tio. Lorsque je reviendrai, tu ne me reconnaîtras pas tellement je serai bien habillé.

Et j'ai marché la tête bien droite, la bouche en cul de poule, comme le font les gens de la ville. Tio a rigolé. Ca m'a fait chaud au coeur parce que je ne l'avais pas souvent entendu rire.

J'ai pris ma pioche et j'ai frappé comme je n'avais jamais frappé, comme si je voulais tuer la mine d'un coup de poignard au coeur, cette mine qui m'avait pris mon père et mon ami. J'ai frappé pour tromper mon attente, en me répétant que c'étaient les derniers coups de pioche, les dernières heures de ma vie d'esclave.

Mais quand Tio s'est mis à tousser ( c'était le signal ! ) j'ai couru dehors en hurlant. J'ai crié qu'il était tombé inanimé et qu'il allait mourir comme Domingo était mort. J'ai fait tant de tapage que Jaime et tous les adultes se sont précipités. Dans la confusion, j'en ai profité pour filer jusqu'au camion

Tout se passait comme Tio l'avait prévu. Il était cinq heures moins dix et la vieille remorque Ford s'apprêtait à partir.



En deux bonds, je me retrouvai au milieu de la benne à charbon. Je m'ensevelis au trois-quarts tandis que le chauffeur allait aux nouvelles. Personne ne résiste au spectacle d'un accident dans une mine ! Le malheur attire toujours les hommes comme des mouches.

- C'est rien ! a hurlé Jaime. Juste un gosse qui s'est évanoui. De vraies mauviettes, ces gamins !

Un peu déçu, le chauffeur est remonté dans la cabine du vieux Ford. Le moteur a ronflé... et je me suis fait plus petit encore.

Pourtant mon visage dépassait légèrement entre les blocs de charbon. Et c'est là qu'il m'a vu...

Tandis que le camion manoeuvrait pour prendre la route de la ville, le grand Pedro sortait de la mine.

Il poussait une brouette et il a jeté un regard distrait vers le camion qui partait. Ses yeux ont croisé mes yeux. J'étais fichu.

Pedro a tout lâché . Il a ouvert grand sa bouche comme s'il allait se mettre à crier et s'est tourné vers Jaime. Mais aucun son n'est sorti de sa gorge. Il a craché sur les blocs de charbon. Puis il s'est remis à pousser sa brouette en direction des grandes pyramides de minerai...comme si de rien n'était.

Déjà le vieux Ford s'éloignait sur le chemin poussiéreux...Et malgré toute cette roche noire qui m'entourait, malgré les nuages de suie qui montaient de la piste, dans ma tête le ciel s'était remis au bleu. Pedro avait rompu le pacte. Il n'était plus un esclave. Plus tard, lorsque je reviendrai riche de Bogota, j'aurai un nouvel ami à venir chercher.

END